

Arnaud, Pierre

La "physique sociale" d'Auguste Comte

Organon 7, 247-258

1970

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Pierre Arnaud (France)

LA «PHYSIQUE SOCIALE» D'AUGUSTE COMTE

Le mot sociologie s'est universellement imposé depuis un siècle: déjà Comte remarquait, dans le *Système de politique positive* (I, p. 403) que, une douzaine d'années après l'avoir lancé, dans son «ouvrage fondamental» (le *Cours de philosophie positive*) «tous les penseurs européens l'ont accepté». Pourtant, ce mot sociologie, Comte avait mis longtemps à le publier, et ne l'avait d'abord proposé que timidement, après avoir employé, pendant dix-sept ans, l'expression de «physique sociale» pour désigner la science positive des faits sociaux. Aussi, malgré les raisons, ou peut être, à cause d'elles, que Comte lui-même donne de ce changement de terminologie, est-il tentant de s'interroger encore sur sa signification, et de se demander si un simple changement de mots, consistant d'après Comte à remplacer un terme par un autre qui en serait «exactement équivalent», n'indique pas une modification plus profonde, non plus seulement de la lettre, mais de l'esprit, et peut-être de la chose même. C'est à cette tentation que nous avons cédé, avec l'espoir que la curiosité qui nous a conduit, pour retracer les principales étapes de la constitution de la science sociale, et peut-être de l'évolution de sa conception, à nous pencher sur les oeuvres de jeunesse de Comte, si dignes d'intérêt (et dont une réédition intégrale, procurée par nos soins, est actuellement sous presse) ne paraîtra pas vaine, mais éclairera même, au delà de la stricte problématique comtienne certains aspects de l'évolution intellectuelle moderne.

Voyons d'abord les pièces: Comte fait trois allusions principales au changement de terminologie intervenu dans la quarante-septième leçon du *Cours* (tome IV, publié en 1839), dont l'une n'est d'ailleurs qu'implicite: la première, dans la quarante-sixième leçon, sans employer le mot sociologie, laisse entendre en effet que l'expression de «physique sociale» est désormais «gâtée par les vicieuses tentatives d'appropriation de certains écrivains» (p. 7 de l'édition originale). Comte vise ici, surtout, l'ouvrage de Quetelet, qui a publié, en 1832, une *Physique sociale* «où il

s'agit tout au plus de simple statistique». La seconde, dans la quarante-septième leçon, annonce l'usage du nouveau vocable «sociologie», justifié «afin de pouvoir désigner par un nom unique cette partie complémentaire de la philosophie naturelle qui se rapporte à l'étude positive de l'ensemble des lois fondamentales propres aux phénomènes sociaux» (p. 252). La troisième, enfin, se trouve au tome premier du *Système de politique positive (Introduction fondamentale* chapitre I, p. 403 de la 5^o édition identique à la première): Comte y justifie morphologiquement, mais surtout historiquement et idéalement le néologisme «sociologie»: c'est la remarque bien connue: «l'aptitude d'une telle structure à rappeler toujours le concours historique des deux sources antiques, l'une sociale, l'autre mentale de la civilisation moderne». Quelques observations s'imposent à propos de ces trois allusions. La première, c'est qu'elles sont faites toutes les trois sous forme de notes. La seconde, qui va dans le même sens que la première, c'est que Comte semble avoir voulu donner le moins d'éclat possible à l'introduction du nouveau vocable: ainsi, alors qu'il l'avait évidemment forgé avant de donner le quatrième volume du *Cours* à l'impression, il se garde bien de l'employer dans la leçon initiale (la quarante-sixième) et attend même d'être engagé au coeur de la quarante-septième leçon, leçon de transition au surplus, pour le substituer soudainement à l'expression de physique sociale, multipliée jusque là. La troisième, et la plus importante, c'est qu'une impression irrésistible se dégage de ces bribes d'explication: celle d'un embarras, d'une réticence, d'une demi-conviction. Le moins qu'on puisse dire, en tout cas, c'est que les raisons données par Comte ne sont pas, loin de là, entièrement convaincantes. En effet, voilà dix-sept ans qu'il emploie l'expression de «physique sociale», qu'il se flatte encore, au début de la quarante-sixième leçon, d'avoir «construite dans ses premiers travaux de philosophie politique». Et il peut l'abandonner ainsi, brusquement, et encore pour un néologisme que ne manqueront pas de contester, malgré quelques précédents, les grammairiens, alors que lui-même n'a jamais cessé «d'éprouver une profonde répugnance pour toute habitude de néologisme systématique»? Cela reste un peu étrange, il faut l'avouer. D'autant plus que l'expression de «physique sociale» n'est pas la seule à avoir été «gatée par les vicieuses tentatives d'appropriation de divers écrivains»: la note de la page 7 nous dit qu'il en de même pour l'expression «philosophie positive».

Or Comte ne songe pas à abandonner cette dernière, pourtant moins originale encore que celle de «physique sociale», qui, il faut bien le dire, même si elle n'avait pas fait l'objet d'un emploi systématique avant 1822, était néanmoins, «dans l'air». Alors? Alors on a bien l'impression que Comte ne nous dit pas tout; que les raisons qu'il trouve après coup à la substitution ne sont pas les vraies raisons. Mais ces vraies raisons, les connaît-il, peut-il les connaître lui-même au moment où la transforma-

tion s'accomplit? C'est douteux puisque nous qui connaissons l'ensemble de son oeuvre, et jusqu'aux ultimes repentirs de sa pensée, dont il ne peut guère préjuger à quarante ans, nous en sommes encore réduits aux hypothèses. Cependant on peut faire des hypothèses sans trop s'aventurer, et c'est ce que nous allons tenter maintenant, en partant d'une examen direct des textes dans lesquels, de 1822 à 1825, Comte esquisse une définition de la «physique sociale». Au terme de cette étude, nous comprendrons mieux, espérons le, pourquoi, Comte a pu décider, un beau jour de dire «sociologie» au lieu de «physique sociale», même si notre étonnement ne fait que se déplacer, et si après nous être étonné qu'il ait lâché ce dernier terme après dix-sept ans de bons et loyaux services, nous en venons à être surpris qu'il ait pu mettre si longtemps à s'apercevoir qu'il ne convenait décidément pas.

Comte présente la «physique sociale» dans deux textes essentiels de ses oeuvres de jeunesse: dans le *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* de 1822 (réédité en 1824 sous le titre de *Système de politique positive*, et que Comte considérera toujours comme son «opuscule fondamental») et dans les *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants*, de 1825. Ces deux opuscules ont été réédités par Comte lui-même à la suite du quatrième et dernier volume du *Système de politique positive* (le vrai, celui de 1851-1854), et nous nous référons à la 5^e édition, identique à la première, de cet ouvrage, dans nos citations. Premier texte, p. 130, dans le *Plan* (Première série de travaux): «il faut regarder la science politique comme une physique particulière, fondée sur l'observation directe des phénomènes relatifs au développement collectif de l'espèce humaine, ayant pour objet la coordination du passé social, et pour résultat la détermination du système que la marche de la civilisation tend à produire aujourd'hui. Cette *physique sociale* est évidemment aussi positive qu'aucune autre science d'observation. Sa certitude intrinsèque est tout aussi réelle. Les lois qu'elle découvre satisfaisant à l'ensemble des phénomènes observés, leur application mérite une entière confiance. Comme toutes les autres, cette science possède, en outre, des moyens généraux de vérification, même indépendamment de sa relation nécessaire avec la physiologie... etc».

Le second texte, p. 150, développe le premier: «j'entends par physique sociale la science qui a pour objet propre l'étude des phénomènes sociaux, considérés dans le même esprit que les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, et physiologiques, c'est-à-dire comme assujettis à des lois naturelles invariables, dont la découverte est le but spécial de ses recherches. Ainsi elle se propose directement d'expliquer, avec le plus de précision possible, le grand phénomène du développement de l'espèce humaine, envisagé dans toutes ses parties essentielles... L'esprit de cette science consiste surtout à voir, dans l'étude approfondie du passé, la véritable explication du présent et la manifestation générale de

l'avenir. Envisageant toujours les faits sociaux non comme des sujets d'admiration ou de critique, mais comme des sujets d'observation, elle s'occupe uniquement d'établir leurs relations mutuelles, et de saisir l'influence exercée par eux sur l'ensemble du développement humain... A cette description, nécessairement très imparfaite, du caractère de la physique sociale, il faut ajouter l'indication sommaire du principe fondamental qui distingue la méthode positive particulière à cette science. Il consiste en ce que, dans la recherche des lois sociales, l'esprit doit indispensablement procéder du général au particulier, c'est-à-dire commencer par concevoir, dans son ensemble le développement total de l'espèce humaine... Cette marche est essentiellement commune à toutes les parties de la physique des corps organisés, mais elle est particulièrement obligée dans la physique sociale».

L'examen attentif de ces deux textes peut permettre de répondre à un certain nombre de questions qu'on ne manque pas de se poser, même s'il conduit à se poser des questions auxquelles il sera peut-être moins facile de répondre. On peut d'abord écarter une présomption injuste. En parlant de physique sociale, comme Cabanis puis Saint-Simon avaient parlé de «physiologie sociale», ou comme on parlera après lui de «mécanique sociale», Comte ne s'est pas mépris sur la spécificité des phénomènes sociaux. Il serait tentant de croire que le passage de la terminologie «physiciste» à la sociologie en propres termes traduit une évolution dans le sens de la reconnaissance d'une autonomie du social par rapport à la nature physique. Mais Comte n'a pas parcouru le chemin qui sépare ces deux extrêmes pour la bonne raison qu'il n'a jamais adopté ni l'un ni l'autre. Il a toujours pensé que les phénomènes sociaux étaient des phénomènes naturels, certes, mais que la nature ne se réduisait pas à la nature inanimée: c'est pourquoi leur étude relève d'une «classe spéciale de savants» qui s'ils doivent s'être, au préalable, familiarisés avec toutes les sciences, ne doivent s'être spécialisés dans aucune. La tentation de ce qu'il stigmatisera si souvent sous le nom de «réduction du supérieur à l'inférieur» n'a donc jamais effleuré Comte, et c'est même ce grief principal qu'il oppose à toutes les tentatives faites avant lui pour fonder une science sociale. Mais cela ne veut pas dire, comme nous allons le voir maintenant, que sans le vouloir, et même sans le savoir, Comte ne s'est pas laissé entraîner, dans cette première phase de l'élaboration de la science sociale, par la force propre des métaphores, appuyées d'habitudes intellectuelles encore trop fraîchement acquises pour ne pas être irrésistibles, au delà de ce qu'il croyait ne pas devoir dépasser; ni, surtout, qu'il n'a pas senti le danger d'un malentendu contre lequel le public serait moins prémuni que lui-même: et ce seraient deux ordres de considérations amplement suffisantes pour qu'il ait jugé nécessaire de se débarrasser d'un vocabulaire encombrant et compromettant.

Commençons par le second point, qui demande le moins de démonstration. En relisant aussi bien le *Plan* de 1822 que les *Considérations* de 1825, Comte n'a pu manquer d'être frappé, lui si scrupuleux en matière de vocabulaire, des flottements qu'il avait tolérés dans des écrits qui, pour être marqués au coin d'un génie précoce, n'en sont pas moins de circonstance. Il est ainsi visible qu'il emploie le mot physique, d'abord évidemment parce que cela faisait déjà plus d'un demi-siècle qu'on l'employait dans cette acception élargie, pour l'étendre à d'autres domaines que celui, strictement délimité, de la nature; ensuite par métaphore, pour se faire mieux comprendre. Aussi ce mot traduit-il bien davantage une intention qu'une définition. Cela est sensible, par exemple, dans ce texte des *Considérations* (p. 149): «nous possédons maintenant une physique céleste, une physique terrestre, soit mécanique soit chimique, une physique végétale et une physique animale: il nous en faut encore une dernière, la physique sociale». Que le mot physique soit employé en un sens figuré, c'est ce qu'il est nécessaire de supposer pour expliquer des inadvertances qui seraient autrement des confusions, dont nous savons Comte incapable: ainsi lorsque quelques pages, ou même quelques lignes, avant de présenter la physique sociale, dans le *Plan*, il déclare que les divers «états de civilisation» (correspondant «aux divers âges de l'intelligence») sont analogues aux divers stades d'«organisation en physiologie». Ou, plus nettement encore, lorsqu'il range les «phénomènes moraux et politiques» dans «la classe la plus compliquée des phénomènes physiologiques». On serait tenté de s'interroger: physique ou physiologie? Ce n'est pourtant pas la même chose puisque précisément, et Comte ne fera qu'accentuer cette diversité dans le *Cours*, elles se distinguent comme l'inanimé de l'animé. C'est donc bien que Comte, comme tant de ses prédécesseurs et de ses contemporains, emploie le mot physique pour désigner autre chose qu'une science spéciale, ou même une parenté, encore moins une dépendance avec une science spéciale. N'est-il pas frappant que dans les *Considérations* justement, on le voie employer le mot «physicien» comme synonyme de «positif»: c'est la formule célèbre: «chacun se souvient d'avoir été théologien dans son enfance, métaphysicien dans son adolescence et physicien dans sa virilité»? On peut donc conclure avec sécurité que, comme Jean-Baptiste Say, qui remarquait souvent qu'«en économie politique comme en physique...» ou encore que «les événements moraux s'enchaînent comme les événements physiques»; et comme Augustin Thierry, qui s'écriait, en 1817: «il y a aujourd'hui une vérité politique comme il a une vérité physique»; Comte prend la physique non comme un modèle, mais comme un exemple: il s'agit pour lui non d'imiter servilement des méthodes, mais d'adopter un esprit, l'esprit positif, antipode de l'esprit métaphysique.

Mais c'est ici justement que les difficultés risquent de commencer, et que nous allons devoir, en étudiant de très près le détail des deux textes

cités plus haut, et en tachant même de lire entre les lignes, nous demander si Comte ne tente pas une gageure en prétendant fonder une science originale, ayant ses faits propres et son mode d'intelligibilité spécifique, mais se proposant un idéal de positivité conçu à l'image de celui des sciences plus ou moins exactes. Et si nous constatons que le pari était impossible à tenir, alors nous ne serons pas loin de savoir pourquoi la «physique sociale» a cédé la place à une sociologie qui, à son tour, a préparé la voie à une Religion. Il ne fait aucun doute, en effet, que Comte, quelque conscient qu'il soit des difficultés propres à l'objet de la science sociale, est aussi ambitieux que possible quant à ses objectifs: comme l'astronomie, comme la mécanique elle doit mettre en évidence des lois naturelles par lesquelles les événements sont déterminés d'une manière assez rigoureuse pour qu'une prévision précise soit possible. A la limite une révolution doit être aussi prévisible qu'une éclipse. Il est incontestable, pour employer un vocabulaire consacré par l'histoire et la philosophie des sciences, que Comte adopte, dans cette première approximation, une position nettement déterministe. C'est pourquoi il croit devoir choisir, pour caractériser le mode particulier de liaison des phénomènes sociaux (comme d'ailleurs des phénomènes en général) un mot qui fera fortune plus tard, mais qui est déjà lourd de présupposés: il dit «expliquer», et il commente: «découvrir par quel enchaînement nécessaire». Après avoir parlé de déterminisme, il ne faut pas craindre ici, anticipant sur la critique méthodologique du début de notre siècle, singulièrement dans les sciences de l'homme, de parler de «mécanisme», et vraisemblablement aussi, avec Husserl, de «naturalisme». Mais là Comte nous arrêterait, et s'arrête lui-même. Car ce qu'il s'agit d'expliquer ce n'est pas la nature, mais l'Histoire. Sur ce point, à lire le texte des *Considérations*, il paraît bien qu'il ait senti le besoin d'insister sur un aspect qui, présent, ô combien, dans le *Plan*, pouvait néanmoins encore être explicité; ou plutôt sur un double aspect: d'abord sur le lien entre science sociale et histoire; ensuite sur l'originalité de méthode, et même de démarche intellectuelle, caractérisant la science sociale par rapport aux sciences de la nature inanimée.

Sur le premier point, il faut remarquer tout de suite que ce qu'il s'agit d'expliquer, c'est justement «le grand phénomène du développement de l'espèce humaine». Sans doute Comte souligne-t-il qu'il faut conduire cette explication «avec le plus de précision possible», et de manière qu'elle fasse apparaître un enchaînement rigoureux. Mais un enchaînement de quoi? En mécanique, pourvu toutefois qu'on adhère à une conception de type cartésien, cette notion d'enchaînement aurait un sens, si tout s'explique par «figure et mouvement»: car les «longues chaînes de raisons» expriment des influences réelles entre des objets, des rapports précis entre des quantités; mais en Histoire? Le parallélisme est d'autant moins soutenable que Comte a une notion extrêmement fine de

l'Histoire, qui ne lui apparaît jamais comme une poussière d'événements à reconstituer, tel un puzzle, en les emboitant de proche en proche, mais, dans une vue singulièrement moderne et actuelle, comme une synthèse visant à faire jaillir un sens. Il y a dans le *Plan* de 1822, en particulier, des pages sur l'«histoire», peut être imprudemment qualifiée de «philosophique» (et opposée à l'histoire des «littérateurs», qui n'est qu'historiographie) que ne désavoueraient pas les historiens les plus modernes, je pense, en particulier, à l'École française des Annales. Alors comment une science dont l'objet n'est jamais donné à l'état de matériau brut, et qui ne précède donc jamais en allant du simple au composé, pourrait-elle se proposer pour modèle d'explication la démarche des sciences de la nature? Et le paradoxe est d'autant plus grand si on le rapproche de la célèbre critique de l'idée de cause, dont le germe se trouve dès le *Plan*, et à qui le *Cours* donnera une forme définitive, sans grandement innover. L'esprit positif se caractérise, en effet, on le sait par le refus de la recherche des «causes», réputées inaccessibles, et par la poursuite exclusive des lois. Mais qu'est ce qui distingue une loi d'une cause (car toutes deux établissent une relation) sinon précisément que la loi se borne à constater un rapport entre des termes, eux-mêmes plus ou moins connus, et qui ne peuvent en tout cas être saisis indépendamment l'un de l'autre, alors que la cause désigne un agent et un patient, fait sortir les termes de la relation de l'anonymat, en un mot ne se borne pas à constater mais explique? Et c'est pourquoi, fort souvent, dans les écrits de jeunesse, mais surtout dans les volumes du *Cours* consacrés à la philosophie sociale, Comte prodiguera le mot cause. Car il aura pris conscience alors de ce fait, qu'il faut déceler entre les lignes des écrits antérieurs, à savoir que le propre des phénomènes sociaux, parce qu'humains, est d'être doués de sens. Mais d'où tiennent-ils cette propriété? Ce sens se révèle-t-il de propre en proche, en causant les phénomènes un à un, comme ces fragments de matière qui sont par définition, comme disait l'École, *partes extra partes*? Evidemment pas: et c'est le moment d'en souligner l'importante conséquence pour la science sociale, conséquence dont les *Considérations* de 1825, nous l'avons vu, mesurent, avant la quarantième leçon du *Cours*, toute l'ampleur: «dans la recherche des lois sociales, l'esprit doit indispensablement procéder du général au particulier, c'est-à-dire commencer par concevoir, dans son ensemble le développement total de l'espèce humaine...» totalité, ensemble, autant de mots qui n'ont pas de sens en physique, même si Comte, au moment où il le constate, croit encore devoir parler de «physique des corps organisés», dont la physique sociale ne serait qu'un cas particulier, où cette révolution méthodologique est «particulièrement obligée». Après la quarantième leçon du *Cours*, consacrée je le rappelle à la méthode en biologie, il ne sera plus possible de parler de «physique des corps organisés» et encore moins de physique sociale.

Nous ne voulons pas dire, pour autant que la conception, esquissée plutôt qu'élaborée d'ailleurs, de la méthode historique dans les écrits de jeunesse, contient explicitement la formulation de la méthode subjective, qui ne sera en propres termes définie que dans la quarantième leçon du *Cours*. Mais il est indubitable qu'elle y conduit comme dirait Comte «indispensablement». Le propre de l'Histoire est en effet d'être toujours saisie comme totalité, et non pas totalité hypothétique, être de raison, mais totalité réelle. Comte pense déjà, en 1825, que la science sociale est la plus concrète de toutes, même s'il n'éprouve pas le besoin de définir encore l'humanité comme le «plus réel des êtres connus». Or l'histoire, qui se confond avec la dynamique sociale, avec le devenir de la société, qui est donc l'existence sociale elle-même, n'a évidemment pas un mode de réalité comparable à celui de l'écorce terrestre, par exemple, ou de l'atmosphère. Anticipant sur la suite, on pourrait dire: «l'histoire, comme l'humanité, se compose de plus de morts que de vivants». De même, le lien qui relie ensemble toutes les parties même contemporaines de cette histoire, tous les groupes ou individus coexistant à un moment donné de son cours, n'est pas mécanique. Comment groupes et individus forment-ils une totalité? Le *Plan* de 1822 répond sans hésitation: lorsque «s'exerce une action générale et combinée», capable de «diriger vers un but général d'activité toutes les forces particulières». Or cette force générale ne s'exerce pas comme une «attraction» physique, même par métaphore. Elle est l'essence même de l'existence sociale, dont la suite de l'oeuvre de Comte nous apprendra qu'elle est principalement (mais non exclusivement) spirituelle. Comte est trop peu métaphysicien pour accepter de dire avec Hegel que «l'esprit est temps», mais le rapport qu'il institue entre Histoire et spiritualité, par le biais de la définition de la société comme processus de spiritualisation de liens d'abord matériels, et processus de libération, le propre des phénomènes sociaux étant, parce que les plus complexes et les plus concrets d'être aussi les plus modifiables de tous, traduit une parenté réelle d'inspiration (inutile d'ajouter que Comte n'avait pas lu Hegel, et se demandait même «ce qu'il veut dire avec son Esprit!»). En tout cas c'est la méditation du caractère historique du phénomène social, déjà bien avancée dans les écrits de jeunesse, qui conduira Comte à la conception de la «méthode subjective», seule applicable après le 3^e volume du *Cours*, aux phénomènes humains. Elle consiste, comme on sait, à interesser la démarche à laquelle l'esprit s'est habitué dans les sciences de la nature brute, allant du monde à l'homme, prenant pour idéal l'objectivité («on n'observe bien que du dehors»), et à aller désormais de l'homme au monde, ce qui n'est d'ailleurs qu'une autre façon d'aller de l'ensemble aux parties, du concret à l'abstrait, l'homme étant, par son instinct de liaison universelle, le seul principe d'unité et de totalité (l'homme entendu évidemment au sens de l'humanité historique). Et cette méthode subjective,

mise au point dès la biologie, où elle prend déjà une place importante, aura une prépondérance exclusive en sociologie. Car pourra-t-on encore, alors, autrement que par dérision, parler de «physique sociale»?

La sociologie a-t-elle été, pour autant, conçue et baptisée par Comte comme un désaveu de la «physique sociale»? Certes pas, et Comte ne s'est pas plus renié sur ce point que sur tant d'autres où l'on a parfois refusé de reconnaître l'«invariable persévérance dans une direction unique» à laquelle il était si attaché. L'histoire du passage de la physique sociale à la sociologie est même à cet égard un exemple très significatif de la façon dont, toujours régulièrement, et comme avec préméditation, sa pensée s'est approfondie, a pris conscience des difficultés de ses premières approximations pour les dépasser, sans rupture, sans solution de continuité. Car cette histoire n'est qu'un moment de cette vaste méditation, non plus seulement sur la science sociale, mais sur la science tout court, qui partie des premiers brouillons de «philosophie mathématique», de 1819 aboutit à la lettre à Audiffrent de 1857 (cf. SPB Comte, p. 99)¹. Mais ce n'est pas notre sujet, et des conclusions plus pertinentes sont à tirer aujourd'hui quant à la méthodologie, et même à l'épistémologie de la science sociale, qui feront apparaître que dans ce passage de la physique sociale à la sociologie Comte a vécu, par anticipation, et comme en raccourci les débats animés qui ont marqué, depuis un demi-siècle, la problématique des sciences de l'homme, et dont les échos nous parviennent encore, singulièrement dans le marxisme. S'il est vrai, en effet, que de Simel à Jaspers, en passant par Dilthey, Durkheim, Max Weber, pour se borner à ces quelques noms, représentatifs du développement des sciences de l'homme, et en particulier de l'homme social, les grandes questions qui ont départagé les protagonistes ont été: sciences de la nature ou sciences de l'esprit? déterminisme ou finalité? expliquer ou comprendre? les faits sociaux sont-ils des choses ou des idées? connaissance a priori ou relativisme empiriste, voire hyperempiriste (Gurvitch)? ... etc...etc., les tâtonnements de la pensée comtienne dans ses oeuvres de jeunesse prennent valeur, sinon d'exemple, du moins d'illustration didactique. Et c'est ce qui nous justifie d'avoir consacré un exposé à un aspect de son oeuvre qui était incontestablement dépassé dès le début de la rédaction du cours, moins de dix ans après le *Plan* de 1822. Dépassé pour Comte, qui sur tant de points, a une avance de plus d'un siècle sur son temps, quand ce n'est pas sur le notre, mais pas, hélas, pour nous, car il est frappant de voir, qu'aussi tard que dans les vingt dernières années, des polémiques ont pu encore se déclencher autour de questions que Comte semblait avoir définitivement enterrées: que dire ainsi, de la découverte soudainement faite, en 1947, par Jules Monnerot, que «les faits sociaux ne sont pas des choses», ou des préceptes

¹ Ed. Bordas, 1968.

ultimes formulés par Pitirim Sorokin, en 1965 dans son livre: *Sociological theory of to day?* Et il n'était malheureusement pas trop tard, puisque l'ombre amassée par certains, par Durkheim hélas, surtout, sur l'oeuvre de Comte avait permis du survivre à des équivoques que sa lecture et un minimum de réflexion eussent tôt fait de dissiper. Et ce n'est pas assez de parler d'équivoques: il faut avoir le courage de reconnaître, surtout lorsqu'on est français, que pendant des décennies ce sont de criantes contrevérités que le lourd dogmatisme durkheimien a propagées, avec la complicité des épigones du scientisme, du naturalisme, de l'objectivisme, du mécanisme, dont la recherche allemande ou anglo-saxonne, elle, s'était libérée beaucoup plus tôt. A cet égard, l'effet qu'a pu produire sur l'intelligence française, et en particulier sur les chercheurs en science sociale, entre les deux guerres, mais surtout au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'oeuvre de Raymond Aron, et la réaction, parfois excessive jusqu'à l'injustice qu'elle a entraînée, sont symptomatiques. Car la France, ou du moins ce qu'il est convenu d'appeler l'«École sociologique française», à quelques rares exceptions près, en était restée à la physique sociale: il arrivait d'ailleurs à Durkheim, significativement d'employer encore l'expression («physique des moeurs» par exemple). A l'époque, une étude en profondeur des oeuvres de jeunesse de Comte eût seule permis, comme plus tard celle des oeuvres du jeune Marx, à l'égard de certaines déformations caricaturales du marxisme, d'éviter cette déviation qui consista pour Durkheim, qui d'ailleurs ignorait, volontairement, les oeuvres de jeunesse de Comte, à recommencer l'entreprise sans issue de la physique sociale dans ses *Règles de la méthode sociologique*, dont il est bien connu que jamais aucun chercheur n'a pu tirer, dans sa recherche, la moindre indication scientifique ou méthodique. Aujourd'hui que, essentiellement sous l'influence de la réflexion historique ou philosophique d'hommes, comme Weber, Husserl, Jaspers, mais aussi de l'approfondissement de la critique marxiste, dont une oeuvre comme celle de Lukacs est un des plus frappants exemples, la sociologie mondiale a vaincu sa maladie infantile, le recours et le retour à Comte sont-ils devenus entièrement superflus? J'ai essayé de montrer dans le dernier chapitre d'un ouvrage consacré à la *Sociologie de Comte*, qui paraîtra au cours des prochains mois², non seulement l'immensité de la dette contractée par la science moderne à l'égard de celui qui fut tellement plus que son parrain, mais aussi la vitalité, l'actualité des principales acquisitions de la réflexion comtienne, par dessus tout dans le domaine méthodologique et épistémologique. Je ne résumerai pas ici ce chapitre, que j'ai cru, m'appuyant sur de nombreux témoignages, volontaires, mais surtout involontaires, intituler: *Comte parmi nous*; mais je voudrais, en terminant signaler et souligner une dernière fois ce que

² Paru aux Presses Universitaires de France en 1969.

cette expérience intellectuelle, effectuée par Comte en élaborant cette première approximation de la sociologie que fut la «physique sociale», a d'exceptionnellement suggestif et instructif.

Quand même nous n'en tirerions qu'une leçon négative, l'invitation adressée à la pensée à se défier de ses acquisitions et à les remettre en cause, à ne pas craindre d'abandonner des positions intellectuellement confortables pour les hasards d'une nouvelle recherche et d'une exploration lointaine (à cet égard quel chemin parcouru du premier *Système de politique positive* de 1824 au définitif, trente ans après!), la leçon en vaudrait la peine. Mais le véritable enseignement à tirer de l'examen attentif et sympathique de cette première ébauche de la sociologie, esquissée dans le *Plan* de 1822 et les *Considérations* de 1825 sous le nom de physique sociale, est autrement, c'est le cas de le dire, positif. D'abord, il faut en conserver intégralement le cahier des charges que Comte y impose à la science sociale, et auquel l'élaboration ultérieure ne changera, ni n'ajoutera rien. Sans doute n'était-ce pas une immense originalité de proclamer en 1822, alors que la Convention avait crée, un quart de siècle plus tôt, une section de l'Institut consacrée aux sciences politiques, que la politique devait devenir à son tour positive. Mais dire pourquoi elle ne l'avait pas été plus tôt, et pourquoi, dorénavant, elle avait des chances de le devenir, comme Comte le fait dès le *Plan* et surtout les *Considérations*, c'était beaucoup plus que formuler un vœu pieux, après tant d'autres. Surtout lorsque celui qui le disait, pour une fois, parlait de science et de positivité en connaissance de cause, en polytechnicien, ce qui n'avait pas été le cas, par exemple de Saint-Simon, réduit pas son manque de formation scientifique, à ne jamais fréquenter l'esprit positif que par personne interposée. Et si la sociologie a dû, surtout à la suite de la caricature durkheimienne, répudier le scientisme, elle n'en a pas pour autant abdiqué ses prétentions à être, et à être de plus en plus, une science rigoureuse.

Mieux même, et c'est la seconde grande leçon de Comte, elle ne s'est libérée du carcan scientifique et objectiviste que pour être davantage une science. Car c'est la paresse d'esprit, qui n'a jamais été favorable à la découverte, que l'on sache, qui se satisfaisait d'un certain verbalisme pseudo-scientifique et se grisait de métaphores: comme l'astronomie, comme la mécanique, etc... La sociologie, en cessant d'être, de croire qu'elle pouvait n'être qu'une physique d'un nouveau genre, a tout simplement obéi à ce commandement impératif de l'épistémologie: à objet spécifique, il faut des catégories, des concepts propres. Là non plus, on ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres. En imitant moins encore l'esprit, que la terminologie et les procédés des sciences du monde matériel, une physique sociale qui se serait refusée à se dépasser en sociologie aurait commis l'un des plus graves péchés contre l'esprit positif: la simplification du réel, qu'elle se serait évidemment interdit, du même

coup, de comprendre. Le passage de la physique sociale, abandonnée comme une chrysalide désormais inutile, à la sociologie, s'impose dès lors qu'on s'aperçoit que les phénomènes humains étant à la fois les plus complexes les plus concrets et donc les plus difficiles à observer et à interpréter, aucun modèle tout fait, et aucun appareil conceptuel qui ne serait pas fait sur mesure ne peuvent servir à les appréhender. Tout simplement, Comte a créé la sociologie, lorsqu'il s'est rendu compte que la physique sociale n'était, comme il l'avait d'abord, un peu naïvement noté, qu'«une physique particulière», et que l'humanité, pour se connaître et se comprendre, ne ferait pas l'économie d'un effort intellectuel et spirituel créateur.

Alors une dernière question subsiste: si Comte, en changeant sa terminologie, a voulu faire tout cela, pourquoi ne l'a-t-il pas dit? Il n'est pas tout à fait exact qu'il ne l'ait pas dit, et même dès les années où s'accomplissait la transformation. Sa correspondance des années 1824-1825, singulièrement avec Gustave d'Eichtal, le montre obsédé par le problème de la spécificité de la science sociale, et, en particulier, de la spécialité de ses praticiens, qui ne sauraient faire de la physique sociale en astronomes, en mathématiciens, en physiciens, en chimistes, ni même en physiologistes, mais en... Ici un mot manque, celui que Comte n'emploiera que plus tard: en «sociologistes». Il est vrai cependant qu'en 1839, lorsque pour la première fois, il avance timidement le mot sociologie, il se garde bien de détailler les raisons de fond qui nous paraissent aujourd'hui, sinon évidentes, du moins plus que probables. Mais c'est pour une bonne raison: c'est qu'il ne les connaît pas. Plus tard, presque à la veille de sa mort, au moment où il voit s'ouvrir devant lui comme une grotte féerique la «synthèse subjective», il commencera à prendre conscience de la véritable tendance de ce positivisme qui s'est constitué en lui progressivement, presque à son insu. Nous avons vu la lettre à Audiffrent; nous ne serons pas surpris d'apprendre qu'il médite alors, à l'occasion d'une réédition du *Cours*, de mettre l'oeuvre de sa «première vie» au diapason du système authentique en lequel l'éternité imminente va la changer. Mais Comte serait-il le premier penseur qui nous donne le spectacle non d'un homme, d'un esprit qui pense, mais d'une pensée qui pense dans une vie et dans une oeuvre, et dont le dynamisme propre commande une évolution dont souvent le sens n'apparaît que rétrospectivement? N'est-ce pas au contraire à cela que se reconnaissent les grands créateurs de l'intelligence, et de la science? Et n'est-ce pas pour cela qu'aujourd'hui son oeuvre peut continuer de penser en nous? Et c'est pourquoi cette humble «physique sociale», à qui le système une fois entièrement développé fait une ombre croissante, nous aura permis aujourd'hui, je l'espère, quelle que soit l'imperfection de cette hâtive communication, de penser ensemble.